

Le Chien

Là où ça sent le Chien, ça sent l'Homme !

Le Chien n'est jamais loin de l'Homme. Quand maître Loup « court » les bois, le Chien porte collier, « porte le dîner de son maître », porte la responsabilité de protéger les poules... « Il vit de pair à compagnon avec Monsieur, avec Madame ». Le Chien est au bout du fil de l'Homme. Il arbore sa marque. « Qu'est-ce là ? - Rien, - Quoi rien ? – Peu de chose ». Ce « peu de chose » change tout. D'un côté s'accumulent caresses, victuailles, sécurités, mais de l'autre se perd la liberté. Le Chien n'en a cure, pourvu qu'il engraisse. Il refuse cette question : « Que sert la bonne chère quand on n'a pas la liberté » ?

La Fontaine s'est rêvé Loup plutôt que Chien, lui qui a tenté de résister au Roi dans l'affaire Fouquet, a couru jusqu'à Limoges, puis s'est trouvé en marge des faveurs. La maigreur du Loup ne le séduisait pourtant pas. Il aimait la volupté, les amitiés, la civilité. A ses « tentations », dont a parlé Giraudoux, il ajoutait peut-être celle d'être Chien. Il l'a refusée, sans l'oublier. Il a cherché un milieu entre Chien et Loup, que figure le Roseau, élégant et modeste, sauvage et civil, persistant heureusement sur « les humides bords des Royaumes du vent ».

Le Chien n'a pas bon air pour La Fontaine. Il fait trop foule. Il s'aime en meute. Dans maintes fables, Brifaut et Rustaut s'acharnent contre le Cerf, la Perdrix, ou le Renard. Toujours au service de l'Homme, violent, rarement solitaire, le Chien est mauvais philosophe. Soumis au maître, car soumis à son propre désir, il « prend la proie pour l'ombre ». Comme l'Homme, quand celui-ci fait la bête, il s'abuse aux images.

Pis que tout, il se bat constamment. Chiens qui se croisent se font querelle. Ils vivent en guerre perpétuelle, sans vrai repos, sans « plaisir pur ». Si l'Homme leur rend un service - ce qu'ils ne comprennent pas toujours - c'est leur couper les oreilles. Tel Chien peut ainsi plus sûrement se battre. Tant mieux pour lui, qui ne pense qu'à ça !

Quand on éduque un chien, il devient ou César ou Laridon, guerrier ou paresseux. Aucun chien ne deviendra Esope ou Socrate, et surtout pas le Christ. Le fait du Chien n'est pas le cœur.

Ce n'est pas qu'il soit toujours sot. Tel Chien maigre ruse avec un Loup, certes idiot, en lui conseillant de revenir plus tard, quand il aura maigri. « Le Loup le croit, le Loup le laisse »... C'est là cas rare car les chiens sont souvent trompés par le Renard, surtout anglais. Ce qui fait leur force, c'est le nombre, l'organisation du maître, la cruelle discipline.

Parfois, ils en sont victimes. Le maître les punit injustement : qu'il s'endorme quand le Renard guette ses poules, il s'en prend au Chien. C'est lui qu'« on sangle ». C'est sur lui qu'on se venge. La vie du Chien n'est pas toujours rose.

Il ne décide presque rien. Il n'accède jamais aux plus hauts rangs. Pas de Chien grand seigneur chez la Fontaine. Contrairement au Tigre, au Loup, au Renard, il n'est pas une « puissance ». Même gras, il pèse peu, sauf pour les victimes du maître. C'est un parasite qui mange à côté et fait fonctionner le système.

Cet amateur de lard se retourne aux tripes, pas à l'esprit. Il ignore le chant, les spectacles de la nature, les larmes du Cerf, et l'art. Il aboie. Il fonce. Il tue. Il n'est pas du côté du « plaisir pur », des échanges, de l'amour, et des Fables. Il ressemble à l'Homme, quand l'Homme fait la bête. Il ressemble à l'Homme d'Henri Michaux, celui du Grand Combat, dont le titre se lit dans Le Chien qui porte à son cou le diné de son maître. On dirait volontiers qu'il « s'emparouille ».

A ce spectacle ignoble, La Fontaine « croit voir l'image d'une ville ». Trait d'art total : là où ça sent l'Homme, ça sent le Chien.

Le Cochon

La Fontaine n'est pas Cochon.

Si le Renard, le Loup, le Singe ou le Rat abondent dans son œuvre, un seul porc passe dans une seule fable. Ce très gras est rare.

Il faudrait, en toute rigueur en compter deux : Perrette - La Laitière - , dans ses rêves, s'imagine déjà propriétaire d'un cochon, mais le réel n'est pas le rêve...

« Adieu, veau, vache, cochon, couvée »...

Le Cochon, disparaît dès qu'il pointe son groin. C'est un phénomène pérenne, toujours en chemin de néant.

Au Livre VIII, sur un « char », avec la Chèvre et le Mouton, il est conduit au marché. Il pousse « une clameur à rendre les gens sourds ». C'est qu'il est sûr d'aller mourir. A quoi est-il bon qu'à « manger » ? Il le sait. Ce Cochon est conscient. Il crie donc, et fort. Si bien qu'il importune tous les autres.

Esopé lui donnait raison. Le Cochon figurait la lucidité. Il suivait par anticipation les leçons de Cioran, selon qui le vrai philosophe n'a qu'à « se coucher et gémir ». Le Cochon d'Esopé était, sans le savoir, un Cochon de Cioran. Il comprenait « L'inconvénient d'être né ».

La Fontaine ne croit pas au cri. Pour lui, s'il est conscient, le Cochon n'est pas sage.

« Que lui servait-il ? Quand le mal est certain

La plainte ni la peur ne changent le destin ;

Et le moins prévoyant est toujours le plus sage ».

Sagesse paradoxale. Sagesse contre la sagesse, mais qui vaut toujours car le mal, finalement, « est certain ». Que faire avec la mort ? Voilà la question. Science avec conscience n'est que ruine au Cochon, donc à l'Homme, et gêne pour les autres, s'il ne sait pas oublier ce qu'il sait, et se taire.

Faut-il crier ? Faut-il se taire ?

La poésie, qu'ignore, le Cochon, mais pas le fabuliste, est la parole silencieuse.

Le Coq

Le Coq cogne. Il se bat avec d'autres coqs. Quand Coq rencontre Coq, et qu'il y a une poule, voilà « la guerre allumée ». La Perdrix le constate. Elle voit « Cette troupe enragée s'entrebattre elle-même et se percer les flancs ».

Qu'ont donc les Coqs à tant goûter les coups ? Pourquoi sont-ils de « si mauvaise compagnie » ?

Ce n'est pas qu'ils soient costauds. Un Vautour vite vient à bout du vainqueur de leur plus haut combat. « Tout son orgueil périt sous l'ongle ». Le Renard volontiers va « droit au Coq », et le croque. Le Coq est proie, mais il l'oublie, tant l'amour des poules le leurre. Il se rêve la tête épique. Il se la joue lyrique. Il imagine que ses poules ne sont pas poules, mais des « Hélène au beau plumage ». Le Coq de La Fontaine a tout de Don Quichotte.

Ce volatile ne se met pas à l'école du réel. Quand il trouve une perle, il la croquerait volontiers. Le moindre grain de mil « serait bien mieux son affaire ». Le Coq ne sait pas le prix, la valeur exacte des choses. Le Coq s'en moque. Ou il déprécie exagérément. Ou il apprécie trop. Le Coq est « cocu d'infini », dirait Louis-Ferdinand Céline, ou de vide, ce qui revient au même. Il ignore ou vénère la littérature. Il voit des perles où sont les poules, et du mil où brille perle. Pauvres Coqs qui se croient coquets, et sont sots ! Le mieux c'est de s'en détourner comme le veut la Perdrix, que les hommes contraignent à fréquenter ces crétins, ou de les manger !

Du Coq, il semble qu'on ait vite tout dit : le Coq est content de son stock d'ego.

La Fontaine n'est pourtant pas un réducteur de têtes. Il est coquin. Il ne nous laisse pas penser si simple, lui qui « ouvre l'esprit et rend le sexe habile ». Son jeu des Fables n'est pas univoque discours. Chez lui, tout coq, quoi qu'on en ait, n'est pas considérable crétin. Parfois, il arrive, par exemple au livre II, qu'un coq soit « adroit et matois » et trompe le Renard.

Même le Renard ! Lors « c'est double plaisir de tromper le trompeur ».

Quand l'un de ces fourbes, adoucissant sa voix » vient tenter d'appâter par la promesse d'une « paix universelle », un Coq au haut d'un arbre « posté en sentinelle », ce dernier invente la fable de chiens qui arriveraient porteurs de la même proposition de paix. Le Renard « tire ses grègues aussitôt » et notre vieux Coq « Se mit à rire de sa peur ». De la peur du Renard, et de sa propre peur... De la peur qui, ne se corrige peut-être pas, mais dont on peut rire, et par le rire, la pensant, trouver, loin d'elle et des orgueils, le réel.

Ce Coq ne se fabule pas des forces et des poules. Il préfère être fabulateur et fabuliste. C'est un Coq solitaire. C'est un Coq sentinelle. C'est un Coq qui ne cogne pas. C'est un Coq convaincu que parfois les mots font vivre. C'est un Coq qui sait.

Vainqueur du Renard, et non d'un autre coq, ce Coq, qui sauve son corps par le verbe, fait éclater notre première idée des Coqs. Libéré de ce que René Girard appelle « violence mimétique », il ouvre l'esprit au « double plaisir ».

Le Dragon

On le sait depuis peu : Le Dragon de La Fontaine vient du Chasse-ennuy de Louis Garon, un recueil de facéties, publié à Lyon en 1628.

Il vient, naturellement ou pas, de plus loin. Le Dragon vient toujours de plus loin. Il vient d'Orient. Il vient de Saint Georges. Il vient de toute la Terre, de la terre. Il vient d'un trou. Il vient du fond du trou. Il vient de nous. Chez La Fontaine, il vient – pourquoi pas ? - du souvenir d'un Chiaoux.

Ce Dragon, donc, qui pourrait être une Hydre, tente de faire passer ses cent têtes « au travers d'une haie ». Problème : ça ne passe pas. Le tortueux obstrue le trou. Trop de têtes tue tout espoir de « trouver ouverture ».

L'affaire est politique. La multiplication des chefs rend le pouvoir impuissant, ce dont témoigne, selon le Chiaoux, l'Empire au centre de l'Europe. Mieux vaut une tête que cent. La multiplication des queues ne gêne pas : le Dragon à cent queues franchit la haie.

L'affaire est ontologique, question de l'un et du multiple, ce vieux couple philosophique. On apprend en cette fable que le multiple n'est pas mauvais en soi, mais par position ; si la pluralité des têtes nuit, celle des queues ne gêne pas. Le Dragon, avec son bric-à-brac de parties, d'organes, d'écaillés, de langues, de flammes n'est pas nul parce qu'il n'est pas un. Un Dragon à plusieurs queues passe. Un Dragon à plusieurs têtes ne passe pas.

L'affaire alors est de poétique. La multitude des Fables n'est pas nuisible au sens. Toutes passent le trou de la haie (ou de l'oreille). Suffit qu'il y ait une seule tête pour diriger le mouvement, celle du fabuliste ordonnateur. Les Fables peuvent être « diversité », « diversité » peut bien être la « devise » de La Fontaine, suffit qu'il y ait une seule devise.

L'affaire alors est éthique. Si la multiplicité des queues vaut, et non celle des têtes, nous avons « quelque chose à penser » : ne nous indignons pas des multiplicités du corps, mais pensons d'une seule tête notre passage par les trous des haies. L'un n'est pas mauvais, s'il est d'esprit et ne récuse pas « tout ce que peut un corps », comme dirait Spinoza. En ce cas, « l'un fait chemin à l'autre ». La tête s'aide des queues, qui l'aident...

Ainsi va le Dragon, comme le livre des Fables. Il vient d'on sait où, passe, un et multiple, effrayant certains, interrogeant d'autres, qui sont parfois les mêmes, tel le Chiaoux, « homme de sens », et toujours faisant « chasse-ennuy ».

Le Rat

Chez La Fontaine, comme au monde, le Rat n'est pas rare. Parfois solitaire, parfois rassemblé, dans un fromage ou au bord d'un étang, parfois jeune avec « peu de cervelle », parfois vieux et revenu de tout, parfois sous des airs de souris, parfois « métamorphosé en fille », il sait tous les trous. Comme la peste, Il vient d'Orient avec Pilpay, mais aussi de Rome avec le « bon Horace ». Il vient de Grèce avec Esope, ou d'Italie avec Verdizotti, secrétaire du Titien. La Hollande l'accueille. Il est de la ville et des champs. Il s'alimente à toutes les racines, pratique tous les tours, et meurt d'aventure dans une huître ou un chat. Il est universel, mais se retire volontiers loin du bruit, car maint Rodilardus en fait souvent « grande déconfiture ». Pluriel et singulier, ravi d'être en vie, le Rat, peu religieux, ou par tartufferie, déborde d'ardeur à persister sur terre. Il est comme l'homme.

Il se mêle de force histoires. Chez La Fontaine, il traverse plus de quinze fables, également réparties dans l'ensemble de l'œuvre. Il est du début. Il est de la fin. Il s'introduit au premier livre en s'installant au « tapis de Turquie ». Il tire sa révérence, au tout dernier en compagnie du Corbeau, de la Gazelle, et de la Tortue. S'il se souciait de son seul « plaisir » et de la crainte qui peut le « corrompre », il se montre alors généreux, travaille à sauver la Gazelle, devient efficace Rongemaille, participe du « cœur », c'est-à-dire de courage et d'amour. Le Rat est divers. « Diversité c'est sa devise », pourrait-il soutenir comme son fabuliste. Il apparaît. Il disparaît. Il est traversé du multiple. Il tisse par sa présence une des trames possibles de l'œuvre. Il procède de mille horizons littéraires, fabuleux, populaires. Il transporte avec lui des rires et des peurs. Il caracole en toutes sortes de jeux de mots, fait face à mille maux, sait être modeste, quand il est vieux, ou vaniteux, quand il est jeune « souriceau » et « n'a rien vu ». Vraiment, il est comme l'homme.

Il ne peut être roi sans faire rire. Le Rat n'est jamais le Lion, qu'il délivre pourtant, parfois. Il peut se rêver, dans une certaine mesure, démocratique, malgré son radical individualisme peu soucieux de la « République attaquée ». Les Rats peuvent ainsi tenir Conseil, pour s'opposer aux Chats. Mais, quand il s'agit de savoir qui va vraiment « accrocher un grelot au cou de Rodilard », « on ne rencontre plus personne ». Le Rat relève plutôt de « racaille dans des trous » qui doit songer à faire retraite. S'il existe des héros rats, tel Artapax, Psicarpax, Méridarpax, leur « tête empanachée », dans la bataille, est vite pour eux « grand embarras ». Le Rat n'a pas intérêt à se vouloir grand. S'il l'est cependant, c'est dans la générosité du « cœur », quand il sauve le Lion, ou la Gazelle. Le Rat décidément est comme l'homme. « S'il s'élève, je l'abaisse », dirait Pascal.

Il y a bien une école du Rat chez La Fontaine. Au lecteur d'y apprendre par ramifications à n'être point attrapé, point trop scélérat, à être « un vieux routier », à « savoir plus d'un tour », à retourner souvent au trou, et à s'aventurer parfois, pour sauver la Gazelle, avec un rare « cœur ».

Le Serpent

Sur le Serpent, « on conte » énormément. Cet « animal pervers », comme le dit l'Homme de la Couleuvre, fait travailler les langues. Beaucoup jurent ainsi que les serpents têtent le pis des vaches, ou qu'on les trouve aux lits des jeunes mariées... Depuis le jardin d'Eden, récits et rêves buissonnent autour du Serpent. Petit Serpent rend tête folle.

Sur ce « mauvais voisinage », La Fontaine n'est pas le dernier à rapporter d'étranges vérités. On conte, selon lui, qu'un Serpent grignota une lime... Il n'est pas douteux, toujours selon lui, que la Tête et la Queue du Serpent sont également venimeuses... La Fontaine, comme presque tout homme, est exécration zoologue quand il parle Serpent. Il nourrit alors ses Fables des récits fabuleux du monde, dont la racine est en nos peurs.

Le Serpent n'est pas sympathique, et il est bête. Quand sa Tête et sa Queue s'opposent, il est pareil aux Etats qui se détruisent, comme La Fontaine a pu l'entrevoir par temps de Fronde. Rien pis que Tête qui mord Queue qui mord Tête... Cette « fatale erreur » se paye de mort.

Le « petit Serpent à tête folle », qui ronge en vain la Lime est pareil aux « esprits de dernier ordre » qui s'attaquent aux « beaux ouvrages » « d'acier, d'airain, de diamant ». La Fontaine maudit volontiers les critiques, ces méchants impuissants.

Ses Fables ne sont pas des Serpents. Pas folles, elles ne sont pas jalouses du succès d'autres livres. Si elles s'en nourrissent, c'est pour s'en enrichir, et les enrichir par effet réciproque. Leur diversité ne les rend pas ennemies d'elles-mêmes. La Tête d'un livre de Fables ne se retourne pas contre sa Queue pour l'anéantir. La diversité ici fait raison en marche vers le plaisir, et non vers les « ondes du Styx ». Les Fables, qui instruisent, ne sont pas « du genre humain ennemies ». Elles délivrent une connaissance, qui ne chasse pas du Paradis, mais rend le monde habitable.

Les Fables sont des Serpents inverses. Comme le Serpent, contre le Serpent. Autres et mêmes. Elles plient, mais ne rompent pas. Souples, multiples, rongent les œuvres et animant de mouvantes contradictions, elles donnent « quelque chose à penser », et à vivre. Si la Couleuvre est traitée d'« animal pervers » par l'Homme, elle lui fait leçon avec raison. Qui est pervers ? La Couleuvre ? L'Homme ? La fable ? Personne. Chacun. La perversité est et n'est pas là où l'on croit qu'elle est. La fable retourne le Serpent qui la retourne.

Le Singe

Le Singe est louche. S'il fait signe en bien des fables, on peut, à son propos, plusieurs fois retourner la pensée. Est-il bon ? Est-il méchant ? Il est, en tout cas, malin, comme un singe ou comme un fabuliste, ce qui s'entend en bien des sens. .

Au XVII^{ème} siècle, le Singe n'a pas bonne réputation. Il n'est pas devenu le sympathique doublon de l'Homme que présentent volontiers les médias, et Darwin n'a pas suggéré que nous en descendons. Le Singe alors a rapport au Diable. « Le Singe est un démon dégénéré » disait déjà Martin Luther. C'est que le Singe est effectivement une sorte de double, et que l'on se méfiait des doubles, car tout ce qui redouble, répète, imite, est redoutablement œuvre du Diable, le grand imitateur de Dieu.

Dès lors, le Singe de la Fontaine n'est pas « sympa ». Il est volontiers traité « d'animal malfaisant ». Ne vole-t-il pas tout ce qu'il peut avec le Chat ? Aucune générosité à en attendre. Ce n'est pas lui qui sauve la Colombe, ou la Fourmi... Ce gourmand n'en fait qu'à son plaisir, jetant par exemple à la mer les doublons et les ducats qu'empile le Thésauriseur dans son île. Le Dauphin, qui l'avait pris d'abord pour un homme, n'a pas tort de le jeter à la mer. Aussi La Fontaine, lorsqu'il évoque « la pire espèce », selon lui, c'est-à-dire « l'auteur », propose une fable qui s'appelle Le Singe.

Il « hait le peuple imitateur ».

N'imité-t-il pas lui-même, cependant ? Son « imitation n'est pas un esclavage » dit-il, mais il est bien imitateur. D'Esopé. D'Homère. Du parler des hommes. De Dieu, peut-être... Il est donc Singe, ce contempteur du Singe. Le Singe le fascine, le trouble, l'attire, le fait songer. Il est un peu son double. C'est bien ce « maître es arts chez la gent animale » qui conte au Lion la fable des deux Anes, se tirant ainsi d'affaire, tout en enseignant « la morale ». Ce Singe n'est-il pas La Fontaine ? ? Comment faire des fables, si l'on n'est pas quelque peu Singe ? Ce personnage parle bien. Il sait par l'oblique des mots juger intelligemment le débat entre le Loup et le Renard. Lorsque le Léopard et lui veulent « gagner de l'argent à la foire », le Léopard montre la diversité de ses taches de peau, mais chacun s'en lasse vite. Le Singe, au contraire, parle avec fantaisie, de mille façons, en proposant cent tours. Sa diversité, il ne l'a pas « sur l'habit », comme le Léopard, mais « dans l'esprit ». Le voilà donc lafontainien : « Diversité, c'est sa devise ».

Mieux vaut pourtant se méfier de lui. L'esprit du Singe n'est pas celui de Madame de La Sablière, l'héroïne de la fin du livre IX. Si le Singe sait amuser « par ses tours », il ne séduit qu'à son profit. L'esprit vaut peu si le cœur manque.

« Soyez vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ».

Voilà ce que conseille Les deux Pigeons, mais le Singe ignore l'amour, et la fécondité de la poésie. Ce « maître es arts » peut être fin politique, il travaille loin du songe. Il n'atteint paradoxalement la vraie sagesse, celle des circulations infinies, que lorsqu'il jette à la mer l'argent du Thésauriseur. Sottise devient sagesse. Comment l'expliquer ? La Fontaine se fait plus que Singe : « Les raisons en seraient trop longues à déduire ».

